

dre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; surtout de pouvoir au-delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour
50 tailler des plumes, et paraître profond, quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ; jouer bien ou mal un personnage ; répandre des espions et pensionner des traîtres ; amollir des cachets ; intercepter des lettres et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets, voilà toute la politi-
55 que, ou je meure !

LE COMTE. — Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

FIGARO. — La politique, l'intrigue, volontiers ; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra ! *J'aime mieux ma mie*, oh gai ! comme dit la chanson du bon roi.

60 LE COMTE, à part. — Il veut rester. J'entends... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, à part. — Je l'enfile, et le paye en sa monnaie.]

LE COMTE. — Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline ?

FIGARO. — Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand Votre Excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes ?

LE COMTE, *raillant*. — Au tribunal, le magistrat s'oublie et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO. — Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE. — Crois-tu donc que je plaisante ?

FIGARO. — Eh ! qui le sait, Monseigneur ? tempo e'galant'uomo, dit l'italien ; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou du bien.

LE COMTE, à part. — Je vois qu'on lui a tout dit ; il épousera la duègne.

FIGARO, à part. — Il a joué au plus fin avec moi ; qu'a-t-il appris ?

(ACTE III, scène 5)